

## Le syndrome de l'imposteur

Georges Perec, *Le condottière*, Seuil, 2012, 203 p.

David Leblanc

---

Volume 54, Number 2 (298), Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68098ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Leblanc, D. (2013). Review of [Le syndrome de l'imposteur / Georges Perec, *Le condottière*, Seuil, 2012, 203 p.] *Liberté*, 54(2), 33–33.

# Le syndrome de l'imposteur

Les multiples traversées du désert d'un roman.

DAVID LEBLANC

**P**UBLIÉ cinquante-deux ans après avoir été refusé par ses éditeurs potentiels, perdu et oublié, puis retrouvé, *Le condottière* est présenté comme le « premier roman abouti » de Georges Perec. Sa publication posthume, loin d'être une simple opération mercantile, répare une injustice. C'est du moins ce que Claude Burgelin avance dans sa préface, quitte à falsifier un passage de *W ou le souvenir d'enfance* pour faire dire à Perec ce qu'il n'a jamais vraiment dit à propos de cette œuvre de jeunesse. Loin de cet *aboutissement*

**GEORGES PEREC**  
*Le condottière*,  
Seuil, 2012, 203 p.

catégorique mentionné à répétition dans tous les articles sur *Le condottière*, Perec y parlait plutôt du « premier roman à peu près abouti » qu'il parvint à écrire.

Après *Les errants* (1955, perdu) et *L'attentat de Sarajevo* (1957, inédit), *Le condottière* est le troisième « premier roman » du jeune Perec. Entre 1957 et 1960, cette histoire de faussaire connaît même quatre versions, passant d'abord de *La nuit à Gaspard*, et ensuite de *Gaspard pas mort* (refusé par Le Seuil en 1959, puis accepté par Gallimard à condition d'être

retravaillé) au *Condottière* ultimement refusé par Gallimard. En 1981, le point de vue de Perec est on ne peut plus clair : « j'ai voulu retravailler le livre et je l'ai abîmé, comme un peintre qui retravaille un tableau et qui le détruit. » C'est le produit de cette genèse difficile que l'on découvre dès les premières pages, la narration passant de la première personne à la deuxième, à la troisième, en trois paragraphes. Je, tu, il, pourrait dire le narrateur : « Je » tue « Il ». Narration au passé, au présent, au futur, au conditionnel : « La suite se perdrait dans un éclat de rire. Faussaire. Fausse ère. Mauvaise époque. » Dans la confusion des temps, *Le condottière*

représente à la fois le tableau d'Antonello de Messine que n'arrive pas à égaler le faussaire Gaspard Winckler et le roman épique que Georges Perec n'arrive pas à écrire.

Le nom italien *condottiere* (« mercenaire ») désigne aussi le personnage représenté par le peintre de la Renaissance. À l'art de la guerre mis au service du plus offrant succède ainsi l'art du faussaire, qui échoue dans son projet de devenir un vrai peintre et se révolte contre sa propre condition de mercenaire en tuant celui qui le paie : « Gaspard Winckler Faussaire. Avec un grand F. Avec une grande faux. Comme la mort et comme le temps... » Perec ayant reçu un à-valoir de soixante-quinze mille francs pour remanier son manuscrit avant de recentrer son faux roman policier autour du *Condottière*, il n'est pas interdit de voir en lui un autre mercenaire défait par ses doutes.

Même « à peu près abouti », *Le condottière* de Perec n'est pas moins raté, en fait de chef-d'œuvre, que *Le condottière* de Winckler. Tous deux tendent vers la perfection sans jamais l'atteindre, et c'est grâce à la frustration et à l'ambiguïté de cet échec artistique que le lecteur touche à l'essence de ce roman.

# Pauvres restes du 11 septembre

Amy Waldman expose les failles du discours politique aux États-Unis.

MARIE PARENT

« **B**ORDEL de merde, c'est un musulman ! » Le premier roman d'Amy Waldman, journaliste au *New York Times*, ne sera pas remarqué pour la subtilité de son amorce. Cette exclamation vient semer la pagaille au sein du jury chargé de désigner le vainqueur d'un concours anonyme d'architecture pour le mémorial des victimes du 11 septembre. Après quelques pages seulement, *Un concours de circonstances* exhibe déjà les pires plaies de l'Amérique contemporaine : islamophobie, patriotisme,

**AMY WALDMAN**  
*Un concours de circonstances*,  
L'Olivier, 2012, 403 p.

extrémismes de tout acabit. Le grotesque d'une telle proposition aurait dû nous arracher des soupirs d'exaspération. Et pourtant, bien qu'au bord de la caricature, l'auteure parvient à proposer un portrait vraisemblable et troublant de la joute politique actuelle. Le roman, d'une forme des plus classiques, se construit autour de six personnages dont la narration épouse les points de vue en alternance. Chacun des protagonistes représente et éclaire la position d'un des groupes d'intérêts en présence, mais Waldman se montre suffisamment perspicace et

raffinée pour dépasser le stéréotype. Héros et traîtres, ainsi, se confondent, et même le caractère inviolable de l'autorité acquise par certaines familles de victimes, qui jouent les endeuillées professionnelles, est attaqué. Cherchant à s'appropriier tout le capital de la douleur et de la mémoire, elles affichent un désespoir mêlé de calcul et de mesquinerie. L'auteure n'épargne personne, ni la gauche aristocratique new-yorkaise qui n'arrive pas à contenir ses réflexes réactionnaires, ni la presse qui, du *New York Post* au *New Yorker*, ne lésine pas sur les artifices rhétoriques pour disséminer la peur et la méfiance, ni les politiciens ambitieux, qui surfent sur la vague de haine pour rejoindre les

plus hautes sphères du pouvoir. Il n'y a d'ailleurs qu'à ces derniers que profite cet emballage de discours au milieu duquel fleurissent mensonge, confusion et manipulation.

Le roman excelle justement dans la mise à plat de ces discours, les réordonnant pour faire apparaître leurs apories et leurs filiations de même que les croyances et les désirs qu'ils dissimulent. Malheureusement, il évite d'assumer jusqu'au bout le débat épineux qu'il provoque. Dans l'épilogue situé vingt ans après les événements du récit, on apprend que, si les personnages ne s'en sont pas sortis indemnes, les États-Unis, pour leur part, ont su s'en réchapper : « Le pays avait progressé en corrigeant ses erreurs, comme toujours. » En reconduisant le mythe d'une Amérique triomphalement résiliente, l'auteure réduit sa propre intrigue à une anecdote sans conséquence mais surtout ignore une question fondamentale : comment la terreur, la paranoïa et la violence découlant de l'attentat ont-elles modifié durablement la vie sociale aux États-Unis ? Les pauvres restes de vie démocratique dépeints dans le roman constituent un présage beaucoup plus sombre que ne le laisse croire cette finale insouciance.